LETTRE

DE M. DE SAINTE-ALBINE,

ANCIEN MAÎTRE-D'HÔTEL DU ROI,

A MESSIEURS

SES CONCITOYENS.

Vigilat ut quiescant.

Du 21 *Août* 1789.

JE ne chercherai point, Messieurs, à réveiller dans le moment votre attention sur l'absence de nos Princes & celle de nos grands Seigneurs ; sur leurs retraites chez nos ennemis ou nos rivaux ; sur le danger de voir d'un moment à l'autre nos frontieres attaquées par une foule de bataillons provoquans les mécontens ; je ne vous parlerai pas de l'avantage que toutes les têtes couronnées auroient à traverser notre révolution pour garantir leurs Etats d'une révolution semblable ; je ne vous dirai pas qu'un intérêt aussi puissant peut réunir & armer contre nous tous les despotes de l'univers ; je crois le moment éloigné, & mes avis seroient au moins prématurés ; mais j'ai à vous entretenir d'un intérêt plus pressant qui fait le sujet de mes sollicitudes ; c'est celui que nous avons tous de rentrer promptement chacun à notre place, afin d'être en état de défendre non-seulement nos foyers contre des attentats extérieurs, lorsqu'il en sera tems ; mais encore de rendre l'exis-

tence à nos malheureux freres que la misere poursuit, & réduit au désespoir.

En effet, Messieurs, comment concilier le zele patriotique dont vous êtes animés ? comment concilier l'étendue de vos lumieres avec cette froide indifférence sur notre commerce qui gémit dans les fers; sur nos Tribunaux qui suspendent leurs fonctions; sur des créanciers honnêtes qui sont de toute part à la merci de débiteurs infideles; sur le triste sort des créanciers de l'Etat qui ne reçoivent rien, & qui s'épuisent chaque jour en vendant leurs effets, pour nourrir des familles nombreuses; sur nos barrieres qui n'ont plus de protecteurs, sur nos loix qui sont par-tout sans forces : sur un parricide enfin enlevé avec éclat sous nos yeux, & échappé à la roue, tandis que sur des délations équivoques, sur des délits controuvés, des citoyens vertueux sont à tous les instans de leur vie exposés à la perdre d'une maniere atroce.

En vain me direz-vous qu'une superbe constitution qui, d'un peuple esclave va faire un peuple libre, paroîtra dans trois mois, &

rétablira l'ordre dans le Royaume : je crois, comme vous, Meſſieurs, à laterre enchantée qui nous eſt réſervée ; mais à quoi nous ſervira cette terre promiſe, ſi, avant d'y arriver, nous nous éteignons de faim, de ſoif & de miſeres ? à quoi nous ſervira cette conſtitution l'objet de tous nos deſirs, ſi nous ne recevons pas en chemin la *manne céleſte.*

Pourquoi, s'il eſt queſtion d'élever un édifice neuf ſur un vieux bâtiment, ne pas conſerver à celui qui l'habite, & pendant ſa réconſtruction, un abri contre les injures du tems !

Pourquoi, à fur & à meſure qu'on enleve une poutre, ne pas placer des étaies pour ſoutenir la charpente du vieux édifice, de peur qu'elle ne s'écroule avant que les pieces qui doivent la ſoutenir aient reçues des mains de l'ouvrier le dernier coup du rabot !

Un Miniſtre qui n'a d'autre ambition que celle d'amener au port un vaiſſeau qui lui a été confié, après avoir été battu par d'horribles tempêtes, nous demande modeſtement un emprunt de trente millions, parce qu'il craint

de paroître indiſcret s'il annonce un beſoin plus grand.

On lui accorde le frêle avantage de lever trente millions ſur le patriotiſme françois, mais comment eſpérer de trouver des patriotes dans un inſtant où tous les porte-feuilles ſont ſans valeurs; dans un inſtant où toutes les propriétés peuvent d'un moment à l'autre devenir la proie du plus fort; dans un inſtant enfin où celui qui a des écus en doit la conſervation à ſa famille. Au reſte, cet emprunt *nain*, s'il ſe remplit (& je fais des vœux ardens pour cela), à quoi eſt-il bon?

Donnera-t-il de la tranquillité au peuple, du crédit à notre commerce; animera-t-il nos Manufactures; inſpirera-t-il à nos freres délaiſſés (nos malheureux ouvriers) une eſpérance capable de les contenir & de les empêcher de ſe livrer au déſeſpoir; améliorera-t-il le ſort de nos domeſtiques que notre fortune *anguſtiée* nous force de renvoyer; diminuera-t-il le nombre de ce corps formidable & effrayant, qui habite le pied de la Montagne de Montmartre, & qui augmente tous les jours? Non, Meſſieurs,

non ! Eh bien ce n'étoit pas un emprunt de trente millions qu'il falloit faire; mais puiſqu'il eſt fait, c'eſt d'un coup de vigueur dont il faut qu'il ſoit ſuivi; c'eſt enfin le paiement de toutes les dettes de l'Etat échues qu'il faut effectuer; (*c'eſt-à-dire qu'il ne faut plus emprunter, mais qu'il faut payer*); c'eſt une force impoſante qu'il faut, ſans plus tarder, revêtir du pouvoir exécutif & oppoſer dans tout le Royaume à l'inſurrection de la multitude; ce ſont nos Tribunaux qu'il faut environner, protéger, & auxquels il faut ordonner de juger; & en un moment, Meſſieurs, vous verrez vingt-cinq millions d'hommes courir à leur place, & les conſommateurs rentrer dans nos villes.

Ce ſera alors l'inſtant de leur livrer une conſtitution faite à tête repoſée *& ſans convulſions*, mais autrement ce ſera une conſtitution pour *les peuples des cimetieres*.

Vous me demanderez, ſans doute, Meſſieurs, dans quel lieu la Nation peut trouver les moyens de s'acquitter. Elle les trouvera, n'en doutez pas, en ſuivant un plan qui lui a été tracé par un Patriote, dans des Lettres imprimées &

adreſſées à M. le Comte de B***, page 89 à 96 (1).

L'Auteur y propoſe de créer des billets au porteur, ſouſcrits & ſanctionnés par la Nation, & rembourſables à ſa volonté, pour le montant de la dette publique échue ou à échoir juſqu'au 31 Décembre 1789.

Il propoſe de payer les créanciers de l'Etat avec ces billets, & d'en créer depuis 24 liv. juſqu'à 1000 liv.;

---

(1) Ces Lettres curieuſes ſe vendent au Palais-Royal : ce n'eſt point la ſéchereſſe de tous ces Journaux arrivant *le matin à pleins tombereaux, avec les approviſionnemens de Paris*, & dont on ne ſe reſſouvient *pas le ſoir*; ce n'eſt point la ſéchereſſe des productions de ces oiſeaux *chouettes* que dix heures de nuit voient naître, & que mille bouches écumantes ſe diſputant la place avec les *réveil-matins* viennent vomir dans tous les coins de Paris.

L'Auteur donne d'abord à ſon ami des détails ſur la révolution. Il lui fait enſuite connoître les principaux Miniſtres, ainſi que les gens en place qui, depuis le regne de Louis XV, ont excédé le peuple, & l'ont forcé à ſecouer ſes chaînes.

Il propose à Messieurs les Représentans de la Nation, d'ordonner que ces billets soient reçus dans tout le Royaume comme argent comptant.

Il propose de nommer un comité pour veiller à la fabrication des billets, à leur distribution aux créanciers de l'Etat, & à ce que chaque année le trésor public retire de ces effets & en détruise pour au moins cinquante millions.

L'Auteur de ce projet salutaire, démontre évidemment qu'il est avantageux au peuple, parce qu'il le dispense d'un impôt; favorable à la Nation, parce qu'il ne la greve point d'un nouvel intérêt comme des emprunts; utile enfin aux créanciers de l'Etat, parce qu'il les paye; aux Commercants, Manufacturiers, Armateurs, parce qu'il jette dans la circulation des moyens d'argent incalculables.

Ce projet, Messieurs, malgré son utilité démontrée, trouvera, sans aucun doute, des improbateurs dans cette vile classe d'hommes qui ne s'occupent qu'à perpétuer un grand désordre, afin d'en tirer un grand parti; mais n'é-

coutez pas, Meſſieurs, *tous ces enfans poſthumes de l'art oratoire dans ſa décrépitude*; tous ces ignorans qui n'ont d'autre avantage que celui d'un poumon exercé & infatigable, d'autre avantage que celui d'un front deſſéché ſur lequel la rougeur n'a plus aucune priſe, qui n'ont enfin d'autre ſcience que celle de n'avoir rien étudié, rien appris, rien approfondi, & cependant de ſoutenir des menſonges groſſiers & des paradoxes revoltans, comme s'ils avoient tout *étudié*, *tout appris*, *tout approfondi*.

C'eſt ainſi que M^e^. Linguet, après avoir été *l'apôtre* de Néron, a été le détracteur d'Henri IV; après avoir été le défenſeur de Morangies, a fini par dire à ſon ancien maître :

» Sire, vous n'êtes pas appelé à porter un
» Bilan mais une Couronne. »

Et par lui conſeiller de ſe ſouiller d'une honteuſe banqueroute.

On ne manquera pas de vous dire, Meſſieurs, & de vous répéter, *Que nous allons faire revivre l'opération monſtrueuſe du ſyſtême*; mais

répondez à ces ariſtarques modernes, que les billets de Law ne repoſoient que ſur des valeurs idéales & verſatiles (les actions des Indes) ; que les nôtres au contraire, repoſeront ſur nos propriétés depuis la Méditerranée juſqu'à l'Océan, & qu'en un mot, c'eſt ici l'hiſtoire d'un homme jouiſſant d'un crédit & d'une fortune inaltérables, qui a contracté trop d'engagemens, qui raſſemble ſes créanciers & leur dit :

« Je ne puis pas vous payer dans le moment,
» mais voici mes billets au porteur, je les acquit-
» terai à fur & à meſure que j'aurai des rentrées ;
» avec ces billets vous vous ouvrirez des cré-
» dits, vous ſatisferez vos créanciers ; & votre
» commerce ne ſouffrira point de ce payement
» tardif ».

Ou nous devons en croire, Meſſieurs, la Nation réunie dans ſes Députés ; *qui a ſolemnellement promis d'acquitter la dette publique* ; ou nous devons redouter une infame banqueroute.

Dans le premier cas, on ne me conteſtera

ſans doute point, qu'il convient mieux aux créanciers de l'état de recevoir de leur débiteur, un billet ayant cours ſur la place, que d'être crédité ſur les livres de la Nation du montant de la dette pour en recevoir chaque année & partiellement une portion.

Dans le même cas, on ne me conteſtera point non plus qu'aucun François ne pourra refuſer de recevoir un billet au paiement duquel toutes ſes propriétés ſont déjà affectées, ni de concourir à ſon placement; & dès-lors le crédit de l'effet nouveau circulant ſur la place eſt évidemment démontré.

Dans le ſecond cas, qui eſt celui d'une déteſtable banqueroute, je conviens que le plan eſt tout auſſi déteſtable que la faillite elle-même; mais quel eſt l'homme aſſez impudent pour la ſuppoſer? quel eſt l'audacieux qui oſera en prononcer ſeulement le mot?

L'Auteur, en propoſant une création de billets, n'a pas certainement entendu qu'on leur donneroit une extenſion illimitée, parce que ſi, d'un côté, une fabrication *de papier*

monnoie fait tomber *utilement* l'intérêt de l'argent, il ne faut pas que de l'autre, sa trop grande quantité répandue sans mesure, le fasse baisser *désavantageusement* ; pour cet effet, il faudra en créer d'une maniere graduelle jusqu'à ce que l'intérêt de l'argent soit tombé à 4 pour cent.

Voilà, Messieurs, un plan qu'il me tardoit de vous développer, de peur que la brochure où je l'ai recueillie, & à laquelle je vous renvoie ne vous eût échappée. Puisse son utilité vous convaincre de mon dévouement à votre service, & du profond respect avec lequel je suis, &c. &c. &c.

De l'Imprimerie de LAPORTE, rue des Noyers,

Et se vend chez l'Editeur, rue Saint-Martin, N°. 250, maison de M. Garnier, Notaire.